Document généré le 17 avr. 2024 05:49

Liaison

Ma cousine Catherine

Marcelle McGibbon

Numéro 70, janvier 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42832ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

McGibbon, M. (1993). Ma cousine Catherine. *Liaison*, (70), 22–22.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ma cousine Catherine

Ma cousine Catherine est artiste. Elle peint et ne peint que ce qui lui plaît ou l'intéresse. Pas question de plaire au public. C'est à prendre ou à laisser. En ce moment, elle est dans sa phase que j'appelle « ménagère ». Elle ne peint que des objets de la vie quotidienne : des bols, des assiettes, des tasses, des couverts... plus ou moins déformés par la lumière et posés le plus souvent sur des nappes à carreaux... qui naturellement ne sont pas carrés.

On ne comprend pas toujours l'intention des artistes, mais ayant appris à respecter toute expression artistique, je me garderais bien de demander des explications à Catherine. Pourtant, à la vue d'une de ses oeuvres représentant une gaine flottant dans l'air, gonflée d'un corps invisible, je ne pus m'empêcher de lui demander ce qui l'avait poussée à choisir ce sujet... à mon avis peu rentable (mais je peux me tromper; après tout, Marcel Duchamp a bien vendu un urinoir !).

La réponse ne se fit pas attendre. *Ça représente les gaines de ma mère*, répliqua-t-elle avec emportement. Je fus interdite. Il y a belle lurette qu'elle n'habite plus chez ses parents. *Tous les matins, quand j'étais petite, je me cassais le nez sur ses gaines qui pendaient dans la salle de bain.* Amusée, j'allais dire *Tu exagères ! Et puis, quoi ?* mais je me suis retenue à temps, pressentant dans le ton de sa voix qu'elle en avait souffert et que cette toile était sa façon à elle d'exorciser ce souvenir.

Alors je me suis interrogée. Quelle peut être la réaction d'un enfant qui tous les matins, en allant faire sa toilette, voit suspendue à la barre du rideau de douche ou sur les porte-serviettes la gaine de sa mère qui sèche au grand air, sans embarras, sans modestie, comme la chose la plus naturelle.

J'imagine Proust enfant. Sans doute l'aurait-il contemplée, palpée, peut-être l'aurait-il enfilée voulant ainsi regagner le ventre de sa mère, s'y lover.

Et l'enfant Picasso, comment aurait-il réagi ? Je le vois très bien aller chercher son arc et viser l'objet tentant et défendu comme le chérubin dans une de ses gravures.

Mais une fillette ? C'est tout autre chose. Ses sentiments sont confus, contradictoires. Elle hait cette gaine, elle ne sait pas pourquoi. Cette intimité la révolte. Partout — même dans la salle de bain — elle retrouve la présence de sa mère dont elle ne peut se libérer. *Je ne veux pas de leur monde !* dit-elle. (Quelles sont les filles qui veulent ressembler à leur mère ?)

Mais elle sent obscurément que cette gaine, étirée, fatiguée, moulée aux plis d'un ventre généreux, ce sera un jour sa vie. *Non*, dit-elle encore. *Je n'en veux pas !* Puis, baissant la tête : *C'est moche de vieillir !*

Cependant, certains jours de soleil, le regard dur de la fillette se trouble. Cette gaine avec sa dentelle et ses jarretières – comme dans les dessins de Toulouse-Lautrec – recèle un secret dont elle se sent exclue. Un jour viendra... Alors se retournant vers le miroir, elle regarde ses seins qui chaque jour s'arrondissent et caresse la peau douce de son ventre.

Grandir n'est pas facile.

Freud parlerait naturellement de jalousie, du complexe d'Oedipe. On peut toujours trouver des raisons... Pauline Julien chante «Dans la tête des hommes, Dieu sait ce qui se passe... ».

Moi, je dis *Dans la tête d'un enfant, Dieu sait ce qui se passe...*

Alors vole, vole la gaine de Catherine qui libère des démons de l'enfance.

MARCELLE McGIBBON